



FEUILLET DE ST SYMÉON

N°103— SEPTIÈME DIMANCHE DE LUC 2021

Épître

Ep 2,4-10 Frères, Frères, le Christ est notre paix, lui qui en un seul peuple a réuni les Juifs et les païens, et qui a renversé le mur de haine qui les séparait. Ayant anéanti par sa chair la loi des ordonnances dans ses prescriptions, afin de créer en lui-même avec les deux un seul homme nouveau, en établissant la paix, et de les réconcilier, l'un et l'autre en un seul corps, avec Dieu par la croix, en détruisant par elle l'inimitié. Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin, et la paix à ceux qui étaient près ; car par lui nous avons les uns et les autres accès auprès du Père, dans un même Esprit. Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers, ni des gens du dehors ; mais vous êtes concitoyens des saints, gens de la maison de Dieu. Vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus Christ lui-même étant la pierre angulaire. En lui tout l'édifice, bien coordonné, s'élève pour être un temple saint dans le Seigneur. En lui vous êtes aussi édifiés pour être une habitation de Dieu en Esprit.



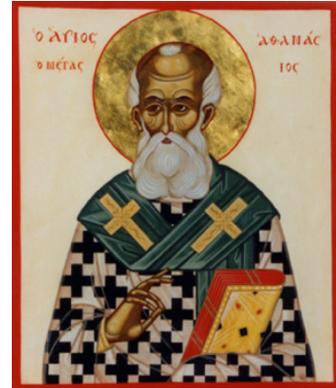
Lecture de l'Évangile selon Saint Luc

(Lc 8, 41-56) Et voici, qu'un homme, nommé Jâirus, qui était chef de la synagogue, vint au-devant de Jésus. Il se jeta à ses pieds, et le supplia d'entrer dans sa maison, parce qu'il avait une fille unique d'environ douze ans qui se mourait. Pendant que Jésus y allait, il était pressé par la foule. Or, il y avait une femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans, et qui avait dépensé tout son bien pour les médecins, sans qu'aucun ait pu la guérir. Elle s'approcha par derrière, et toucha le bord du vêtement de Jésus. Au même instant la perte de sang s'arrêta. Et Jésus dit : « Qui m'a touché ? » Comme tous s'en défendaient, Pierre et ceux qui étaient avec lui dirent : « Maître, la foule t'entoure et te presse, et tu dis : Qui m'a touché ? » Mais Jésus répondit : « Quelqu'un m'a touché, car j'ai connu qu'une force était sortie de moi. » La femme, se voyant découverte, vint toute tremblante se jeter à ses pieds, et déclara devant tout le peuple pourquoi elle l'avait touché, et comment elle avait été guérie à l'instant. Jésus lui dit : « Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix. » Comme il parlait encore, survint de chez le chef de la synagogue quelqu'un disant : « Ta fille est morte ; n'importune pas le maître. » Mais Jésus, ayant entendu cela, dit au chef de la synagogue : « Ne crains pas, crois seulement, et elle sera sauvée. » Lorsqu'il fut arrivé à la maison, il ne permit à personne d'entrer avec lui, si ce n'est à Pierre, à Jean et à Jacques, et au père et à la mère de l'enfant. Tous pleuraient et se lamentaient sur elle. Alors Jésus dit : « Ne pleurez pas ; elle n'est pas morte, mais elle

dort. » Et ils se moquaient de lui, sachant qu'elle était morte. Mais il la saisit par la main, et dit d'une voix forte : « Enfant, lève-toi. » Et son esprit revint en elle, et à l'instant elle se leva ; et Jésus ordonna qu'on lui donnât à manger. Les parents de la jeune fille furent dans l'étonnement, et il leur recommanda de ne dire à personne ce qui était arrivé.

Commentaire patristique par Saint Athanase d'Alexandrie (295-373)

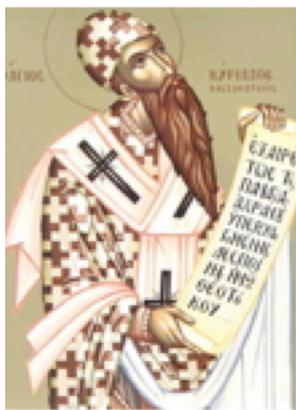
Le Verbe, la Parole de Dieu, incorporel, incorruptible et immatériel, est arrivé dans notre région, bien qu'il n'en ait pas été loin auparavant. En effet, il n'avait laissé aucune partie de la création privée de sa présence, car il remplissait tout, lui qui demeure auprès de son Père. Mais il s'est rendu présent en s'abaissant à cause de son amour pour nous, et il s'est manifesté à nous... Il a eu pitié de notre race, il a eu compassion de notre faiblesse, il a condescendu à notre condition périssable. Il n'a pas accepté que la mort domine sur nous ; il n'a pas voulu voir périr ce qui avait commencé, ni échouer ce que son Père avait accompli en créant les hommes. Il a donc pris un corps, et un corps qui n'est pas différent du nôtre. Car il ne voulait pas seulement être dans un corps ou seulement se manifester. S'il avait voulu seulement se manifester, il aurait pu réaliser cette théophanie avec plus de puissance. Mais non : c'est bien notre corps qu'il a pris...



Le Verbe a pris un corps capable de mourir afin que ce corps, en participant au Verbe qui est au-dessus de tout..., reste impérissable grâce au Verbe qui y demeure, et afin de délivrer de la dégradation définitive tous les hommes par la grâce de la résurrection. Le Verbe a offert donc à la mort le corps qu'il avait pris, comme un sacrifice et une victime sans aucune tache ; et aussitôt il a anéanti la mort en délivrant de la mort tous les hommes ses semblables par l'offrande de ce corps qui leur ressemble.

Il est juste que le Verbe de Dieu, supérieur à tous, qui offrait son propre temple, son corps, en rançon pour tous, ait payé notre dette par sa mort. Uni à tous les hommes par un corps semblable, il est juste que le Fils incorruptible de Dieu revête tous les hommes d'incorruptibilité, selon la promesse apportée par sa résurrection. Car la corruption elle-même, impliquée dans la mort, n'a plus aucun pouvoir sur les hommes à cause du Verbe qui demeure parmi eux dans un corps unique.

Commentaire patristique par saint Cyrille d'Alexandrie (375-444)



Lui, prenant sa main, il l'appela en disant : "Enfant, lève-toi."

Dès lors que le Christ est entré en nous par sa propre chair, nous ressusciterons entièrement ; il est inconcevable, ou plutôt impossible, que la vie ne fasse pas vivre ceux chez qui elle s'introduit.

Comme on recouvre un tison ardent d'un tas de paille pour garder intacte le germe du feu, de même notre Seigneur Jésus Christ cache la vie en nous par sa propre chair et y met comme une semence d'immortalité qui écarte toute la corruption que nous portons en nous.

Ce n'est donc pas seulement par sa parole qu'il réalise la résurrection des morts. Pour montrer que son corps donne la vie, comme nous l'avons dit, il touche les cadavres et

par son corps il donne la vie à ces corps déjà en voie de désintégration. Si le seul contact de sa chair sacrée rend la vie à ces morts, quel profit ne trouverons-nous pas en son eucharistie vivifiante quand nous la recevrons !..

Il ne suffirait pas que notre âme seulement soit régénérée par l'Esprit pour une vie nouvelle. Notre corps épais et terrestre aussi devait être sanctifié par sa participation à un corps aussi consistant et de même origine que le nôtre et devait être appelé ainsi à l'incorruptibilité.

Hymne par saint Romanos le Mélode (VIe siècle)

**« Si je parviens à toucher seulement son vêtement,
je serai sauvée »**

Comme la femme souffrant d'hémorragie je me prosterne devant toi, Seigneur, pour que tu me délivres de la souffrance et que tu m'accordes le pardon de mes fautes, afin qu'avec componction de cœur je te crie : « Sauveur, sauve-moi »...

Elle allait à toi en se cachant, Sauveur, car elle te prenait pour un simple humain, mais sa guérison lui a enseigné que tu étais Dieu et homme tout ensemble. En secret elle a touché

ta frange, craignant dans son âme..., se disant : « Comment me ferai-je voir de celui qui observe tout, moi qui porte la honte de mes fautes ? Si le Tout-Pur voit le flux de sang, il s'écartera de moi comme impure, et ce sera pour moi plus terrible que ma plaie, s'il se détourne de moi malgré mon cri : Sauveur, sauve-moi.

« En me voyant, tout le monde me bouscule : ' Où vas-tu ? Prends conscience de ta honte, femme, sache qui tu es, et de qui tu voudrais t'approcher maintenant ! Toi, l'impure, approcher le Tout-Pur ! Va-t'en te purifier, et quand tu auras essuyé la tache que tu portes, alors tu iras vers lui en criant : Sauveur, sauve-moi. '

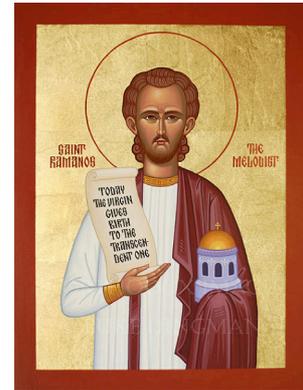
« — Vous cherchez à me causer plus de peine que mon propre mal ? Je sais que lui il est pur, et c'est bien pour cela que j'irai à lui, pour être délivrée de l'opprobre et de l'infamie. Ne m'empêchez donc pas...de crier : Sauveur, sauve-moi.

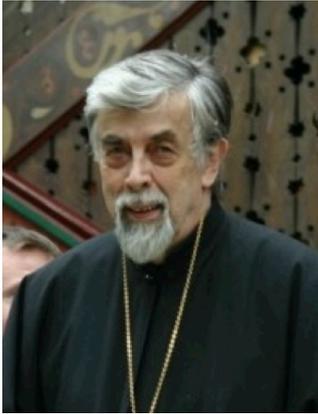
« La source épanche ses flots pour tous : de quel droit la bouchez-vous ? ... Vous êtes témoins de ses guérisons... Tous les jours il nous encourage en disant : 'Venez à moi, vous que les maux accablent ; moi, je pourrai vous soulager ' (Mt 11,28). Il aime faire le don de la santé à tous. Et vous, pourquoi me rudoyez-vous en m'empêchant de lui crier... : Sauveur, sauve-moi ? »...

Celui qui sait toutes choses...se retourne et dit à ses disciples : « Qui vient de toucher ma frange ? (Mc 5,30)... Pourquoi me dis-tu, Pierre, qu'une grande foule me presse ? Ils ne touchent pas ma divinité, mais cette femme, en touchant mon vêtement visible, a saisi ma nature divine, et elle a acquis la santé en me criant : Seigneur, sauve-moi...

« Prends courage à présent, femme... Sois donc désormais en bonne santé... Ceci n'est pas l'ouvrage de ma main, mais l'œuvre de ta foi. Car beaucoup ont touché ma frange, mais sans obtenir la force, parce qu'ils n'apportaient pas de foi. Toi, tu m'as touché avec beaucoup de foi, tu as reçu la santé, c'est pourquoi je t'ai amenée maintenant devant tous, pour que tu dises : Sauveur, sauve-moi. »

Hymne 23, Sur l'hémorroïsse) trad. SC 114, p. 87 rev.





Homélie du P. Boris Bobrinsky 24^e Dimanche après la Pentecôte 2002

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit,
Nous sommes, à travers la lecture de l'Évangile, nous aussi, témoins des actes de miséricorde et de compassion du Sauveur.

Deux miracles qui se suivent ou plutôt dont l'un intervient à l'intérieur de l'autre. Jésus est appelé pour une enfant malade de l'âge de douze ans, l'enfant est la fille unique de Jaïre, le chef de la synagogue, probablement de Capharnaüm. Pendant qu'Il va, pressé par la foule comme nous l'avons entendu, une femme s'approche de Lui, qui était atteinte d'un flux de sang depuis douze ans.

Retenons d'abord le chiffre douze, dont on pourrait dire que c'est le seul lien explicite entre les deux événements : la fillette avait douze ans, la femme était malade depuis douze ans. Cela n'a peut-être pas beaucoup d'importance. Pourtant le fait que tous les évangélistes¹ aient cité les deux miracles interpénétrés l'un dans l'autre est significatif parce qu'Il va vers le chef de la synagogue, Il est interrompu par la femme, Il la guérit ou plutôt elle reçoit la guérison, ensuite Il continue Son chemin et Il arrive chez Jaïre.

Il y a un contraste dans ces évangiles entre d'une part une guérison par derrière, sans même que le Seigneur ait prononcé une parole, sans qu'Il l'ait même regardée, et d'autre part une guérison où Il prend l'enfant par la main dans un acte personnel, dans un regard de compassion qui donne la guérison. Nous devons sans cesse cheminer, nous devons œuvrer pour découvrir le mystère de Sa personne et pour découvrir une relation personnelle entre Dieu et moi. Ce n'est jamais très facile, il y a un labeur, il y a un cheminement, il y a un pèlerinage, il y a une découverte, il y a une montée ou une descente, comme vous voulez, au cœur de nous-mêmes car le Seigneur est là, au cœur de nous-mêmes et le plus souvent caché.

Maintenant, ce que je voudrais avant tout et même essentiellement retenir avec vous c'est que la femme s'approche par derrière et cherche à toucher le Seigneur. Elle ne Lui parle pas, elle ne voit même pas Son visage. Elle touche seulement le bord de Son vêtement, et au même instant, comme le dit l'évangéliste, le flux de sang s'arrêta et elle fut guérie. Ce qui est remarquable ici c'est que le fait de toucher les vêtements du Sauveur suffit.

Et nous, si nous pouvions au moins toucher le vêtement du Sauveur, sans même prétendre Le voir face à face, si nous pouvions au moins toucher Son vêtement n'aurions-nous pas tout de suite la guérison de l'âme et du corps ? Et pourtant... et pourtant, nous touchons Son vêtement parce que le Seigneur est là parmi nous mais nous ne Le voyons pas.

Et alors ces vêtements du Sauveur ? Nous touchons ses vêtements ici, parce que l'Église est là toute entière avec sa beauté, avec ses symboles, avec ses rites, avec ses icônes, avec ses saints. Tout ça, ce sont des vêtements du Seigneur. Les saints aussi, dirais-je, sont le vêtement du Seigneur. Lorsque nous n'osons pas nous approcher directement du Sauveur Lui-même, que nous sommes remplis de crainte ou du sentiment de notre culpabilité, nous prions par exemple saint Nicolas – dont nous

¹ Cf. évangiles selon saint Matthieu IX, 18-26, saint Marc V, 22-43 et saint Luc VIII, 41 - 56.

célébrons la fête aujourd'hui avec un peu en retard –, ou un autre saint ou la Mère de Dieu. Et nous savons que leur prière pour nous sera exaucée parce qu'ils ont obtenu grâce devant le Seigneur. Ainsi les saints, tous les saints, toute cette multitude infinie de saints qui entourent le trône de l'Agneau et qui ne cessent de prier et de louer Sa gloire sont eux aussi les vêtements du Sauveur.

Et nous aussi, nous sommes les vêtements du Sauveur, dans la mesure où nous nous remplissons de la grâce de Dieu et où nous pouvons alors dispenser et faire rayonner la miséricorde et l'amour.

Donc vous voyez, il y a un chemin à faire, au sein de l'Église, là où toute la beauté des icônes, la beauté des chants, de la liturgie, des rites, des vêtements liturgiques nous instruit, nous entraîne, nous conduit vers les mystères de la rencontre personnelle. Car cette rencontre personnelle doit se faire un jour ou l'autre, pour chacun de nous. Cette rencontre personnelle demande, assurément, du labeur et de l'effort, mais je dirais que tout notre effort ne sert à rien si la grâce de Dieu ne vient pas de manière gratuite. Parfois il faudra une vie entière et parfois un enfant est déjà dans la rencontre, dans la vision et dans la certitude. Pour la grâce de Dieu il n'y a pas de nécessité : nos efforts, nos travaux, nos peines ne sont pas quelque chose qui puisse mériter ou contraindre la grâce divine. Nous ne connaissons pas, en effet, dans l'Orthodoxie la notion de "mérite", nous savons seulement que l'amour de Dieu est gratuit et qu'il vient toujours en surabondance, bien au-delà de ce que nous pouvons attendre et espérer.

C'est tout cela que nous devons comprendre aujourd'hui : lorsque nous venons dans l'Église, lorsque nous y entrons humblement, sans oser nous approcher, restant derrière comme le publicain de la parabole – se frappant la poitrine de ses mains et disant tout simplement ces mots « Seigneur, aie pitié de moi, fais-moi miséricorde! » – eh bien ! Là, nous sommes dans la frange du vêtement du Sauveur. Bien sûr il faut veiller à ce que ces vêtements du Sauveur soient purs, qu'ils ne soient pas gâchés ni tachés par nos péchés, qu'ils ne soient pas détruits ni déchirés par nos divisions... Vous voyez tout ce que cette notion de vêtements du Sauveur peut impliquer et signifier !

Par conséquent cette femme, cette humble femme qui, souffrant depuis douze ans, s'approche du Seigneur par derrière pour recevoir la guérison, c'est un peu le symbole de la vie de chacun de nous. Nous aussi, commençons déjà par nous approcher par derrière afin de toucher les multiples vêtements du Seigneur que je vous ai un peu esquissés. Commençons déjà par les toucher et pour cela comprenons que cela demande au moins notre présence, car le fait d'être simplement là dans l'Église nous rapproche de Dieu.

Mais bien sûr, l'histoire ne s'arrête pas là. Le Seigneur s'est retourné et a demandé d'une voix sévère : « Qui m'a touché ? J'ai senti une force sortir de moi. » Ainsi, lorsque nous recevons la guérison du Sauveur, nous aussi nous entendons peut-être Sa voix : « Qui s'est approché de moi ? car j'ai senti une force sortir de moi, une force de guérison. » Par conséquent, approchons-nous du Sauveur humblement, comme nous le pouvons, par tous les moyens que l'Église nous donne, la liturgie, les sacrements. Mais cela ne suffit pas. À un moment donné le Seigneur se retournera vers moi et me demandera : « qui m'a touché ? » Alors je ne pourrai que m'incliner, me prosterner devant Lui en implorant Sa miséricorde et Son pardon, parce que la grâce de Dieu est venue malgré mon péché et malgré mon indignité.

Essayons donc de nous souvenir de tout cela, approchons-nous de jour en jour du Seigneur. Mais, au-delà des vêtements, cherchons à Le rencontrer d'une manière personnelle afin de L'accueillir nous-mêmes dans notre cœur, Lui le Sauveur de nos âmes, Amen.

Le numéro 275 de Contacts est consacré à
**"Un grand pasteur et théologien
le Père Boris Bobrinsky (1925-2020)"**
Contacts : 61 allée du Bois de Vincin 56000 Vannes
Tel 02 97 63 29 38 postmaster@revue-contacts.com
Site de la revue : <http://revue-contacts.com>



**Homélie du P. Placide Deseille pour le septième
Dimanche de Luc 2004.**

L'hémorroïsse et la fille de Jaïre

Ce passage de l'Évangile (Lc 8, 40-56) nous fait assister à deux miracles entremêlés, en quelque sorte : le miracle de la résurrection de la fille de Jaïre et le miracle de la guérison de l'hémorroïsse. Tous les miracles accomplis par le Christ sont assurément des signes de son amour et de sa miséricorde envers tous ces gens qui l'entouraient durant sa vie terrestre, mais c'était surtout, dans son intention, des signes comme des prophéties en acte de ce qu'il allait accomplir par le mystère de sa mort et de sa Résurrection, mystère par lequel il nous ferait mourir au péché et ressusciter avec lui.

Dans le récit de la résurrection de la fille de Jaïre, un détail est particulièrement intéressant pour nous; ce détail, c'est la manière dont le Seigneur parle de la mort. Il dit : « La jeune fille n'est pas morte, mais elle dort ». C'est tout le mystère de la mort chrétienne qui est ainsi évoqué. Nos cimetières sont appelés cimetières d'un mot grec qui veut dire dortoir, lieu du repos. La mort, pour le chrétien, n'est plus quelque chose de dramatique, quelque chose d'épouvantable. Non, la mort est un repos dans le Christ, la mort est une attente paisible de la Résurrection. La condition des défunts après leur mort est évoquée très justement par ce mot de repos, non pas le repos de l'inconscience, mais le repos en Dieu, le repos qui vient de la libération de tous les soucis, de la cessation de toutes les épreuves terrestres, de toutes les préoccupations qui agitent notre vie ici-bas, de tous les soucis qui nous accablent. Oui, dans le Christ, dans la communion profonde avec le Christ, communion consciente qui est la vie par excellence, les chrétiens défunts goûtent en même temps le repos, le véritable repos, le véritable sabbat. Les saints pères aimaient employer ce mot figuratif de sabbat emprunté à l'Ancien Testament pour désigner le repos du Christ le Grand Samedi, le repos du chrétien après la mort, mais aussi le repos de la contemplation, par lequel le Seigneur veut bien parfois donner dès ici-bas aux chrétiens fervents comme un avant-goût du ciel. Oui, ce terme de repos, de sommeil, pour dénommer la mort est quelque chose qui doit nous toucher profondément.

Et d'autre part, nous venons d'entendre lire en même temps cet épisode très touchant aussi de la guérison de l'hémorroïsse. Nous avons entendu Jésus dire, dans cette foule qui le presse de toutes parts, que quelqu'un m'a touché ». Cela aussi reste d'actualité pour nous. Combien sommes-nous qui recevons les sacrements, qui assistons aux offices liturgiques, qui lisons la parole de Dieu, qui récitons des prières, et combien parmi nous touchent véritablement le Christ ? De même que beaucoup de ses contemporains pouvaient s'écraser contre lui dans ces foules qui le pressaient de toutes parts, sans l'avoir véritablement touché, nous aussi, nous pouvons accomplir tous les

actes de notre liturgie chrétienne, de notre vie chrétienne, sans véritablement toucher le Christ. Pourquoi ? Parce que notre foi et notre attention ne sont pas assez éveillées. Cette femme qui a touché le Christ a été sauvée par sa foi, cette foi, cette confiance totale dans le Christ, cet abandon de tout son être, de tout son souci au Christ. C'est avec cette disposition profonde de confiance et d'abandon total que nous devons nous aussi nous approcher des sacrements, participer à tous nos offices, prier, et aussi, chaque fois que nous lisons la parole de Dieu, aborder cette parole avec un cœur ouvert, un cœur réceptif, un cœur qui écoute. Et c'est ainsi que nous pourrions nous aussi être guéris non pas d'un flux de sang matériel, mais de ce flux du péché, de ce flux des pensées nourries par nos passions, nourries par notre égoïsme, qui s'écoule tout au long de nos journées.

Oui, puissions-nous aborder ainsi le Christ avec cette foi, avec ce cœur pleinement ouvert, pleinement confiant, et alors, à ce moment-là, oui, nous serons guéris, nous serons spirituellement ressuscités par lui, en lui, par sa puissance, par la puissance de l'Esprit-Saint, à la gloire du Père, dans les siècles des siècles.

Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille
sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan
<https://monastere-de-solan.com>
La Couronne bénie de l'année liturgique
est disponible à la Librairie du Monastère
<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>

Il ne peut y avoir de vie spirituelle sans la lecture d'ouvrages spirituels. Lorsque vous sentirez les fruits de la lecture spirituelle, vous vous exclamerez : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Savez-vous quelle puissance contient la parole de Dieu ? Et un livre de spiritualité, c'est la parole de Dieu. Comme une graine, elle tombe dans notre âme et, quand elle germe, elle la fendille telle une plante la terre. La parole de Dieu cache la puissance de Dieu Lui-même, la puissance du Christ.

Quand vous vous plongez dans un livre de spiritualité, vous en ressortez toujours rassasiés. Un ouvrage traitant de spiritualité est le meilleur outil dont vous disposez quotidiennement pour élargir devant vous l'horizon de votre vie spirituelle.

Archimandrite Aimilianos